



A propos d'Histoire locale

Par PIERRE BAYROU, *Président*

Dans ce domaine comme ailleurs, le hasard parfois fait bien les choses. Il y a deux ans, par exemple, notre jeune compatriote Jean Acurcio nous apportait un beau jour un rouleau de parchemin qu'il avait trouvé, abandonné au temps, aux gouttières des toits, aux rats, à la poussière, dans sa maison de Roumégous.

Ayant déroulé ce « volumen » de plus d'un mètre, nous eûmes la surprise et l'émotion d'y découvrir un texte fort bien conservé, dont l'écriture nous parut, à première vue, certainement antérieure au XV^e siècle. Notre savant ami Mathieu Méras, Archiviste en chef de Tarn-et-Garonne, à qui nous avons aussitôt communiqué cette pièce, nous apprit qu'elle datait en effet du XIII^e siècle, et de l'année 1284 exactement. Détail curieux, elle portait, au revers, une annotation manuscrite apposée au XVIII^e siècle — comme le donne à penser la forme de l'écriture — par quelque ancien archiviste ou notaire qui avait — à quel dessein ? — collationné ce document.

En tous cas, nous avons sous nos yeux, nous touchions de nos doigts un parchemin où s'était posée la main d'un contemporain du roi Philippe-le-Hardi, fils comme on sait et successeur direct de Saint Louis — père et prédécesseur lui-même du trop fameux Philippe IV le Bel, le roi faux-monnayeur, bourreau des Templiers et tourmenteur du Pape même. (Il faut savoir — soit dit en passant — que la chapelle primitive de Notre-Dame de Livron, qui dépendit pendant longtemps de l'abbaye de Saint-Antonin, fut construite sous le règne du même Philippe — ainsi que l'atteste la belle inscription de 1302 conservée en parfait état dans la si gracieuse église actuelle).

Mais que dit notre document ? Eh bien, il s'agit d'un fragment d'enquête menée au sujet de divers fiefs de

la région de Saint-Antonin, appartenant au roi de France et indûment aliénée à la mort de Pierre Sirven, bailli de Saint-Antonin pour le Roy. En effet, par erreur ou par dol, ces fiefs avaient été remis alors au Comte de Rodez. Il s'agissait — mais les noms de ces domaines nous semblent perdus et nous ne voyons aucun moyen de les situer aujourd'hui — de la « villa » de Saint-Michel, du domaine de Saulien (ou Saulieu ?) et de celui de Olmeto, qui valaient 100 livres tournois de rente. En revanche, nous reconnaissons, dans les noms des témoins qui, déposant dans cette affaire, certifient que les fiefs en question étaient bien propriétés du roy de France, des patronymes à consonance moderne : Etienne, par exemple, et Jean de Fénayrols, consuls de Saint-Antonin, Cunaud Fondefaïre, habitant de notre ville..

Sans doute, ce document n'a-t-il pas une importance capitale en ce qui concerne l'histoire générale. Mais il est curieux pour nous, et touchant, d'abord par son ancienneté, et aussi parce qu'il rappelle un détail assez savoureux du très long et très riche passé de la ville où nous vivons encore.

Autres Découvertes

Il y a trois ans, au moment où fut entreprise la construction du bâtiment qui abrite aujourd'hui le matériel de nos pompiers, la pelle mécanique qui attaquait, au bas du chemin Rodanèze, le coin du « clos de M. de Vassal », se brisa un jour en heurtant un obstacle anormalement résistant. Le dégagement opéré, on s'aperçut qu'on avait à faire à une portion de rempart dont personne jusqu'alors n'avait soupçonné l'existence en ce lieu. Bien des textes nous avaient appris qu'en avant de la Porte fortifiée de Rodanèze, à l'extrémité du pont qui franchissait le fossé entourant la ville de l'est à l'ouest (la « Promenade » actuelle occupe son emplacement) existait un ouvrage avancé, une barbicanne, dont le creusement des fosses pour les pompes à essence de l'épicerie Guilhem avait révélé naguère les puissantes substructions. Mais il s'agissait là des fortifi-

cations anciennes, datant croit-on du XIV^e siècle. Or, le rempart nouvellement découvert est beaucoup plus récent. Il fait partie des fortifications que les protestants avaient élevées, au commencement du XVII^e siècle, pour la défense de leur ville contre les forces du roi de France. Deux détails en attestaient la date : on trouva d'abord, jetés en vrac dans la puissante maçonnerie, plusieurs chapiteaux de très ancienne facture, provenant, soit des couvents du quartier, soit de ce « Temple Saint-Michel » dont parlent tant de documents de l'époque, et qui était peut-être l'église primitive de Saint-Antonin, détruite comme on sait par les protestants. Ensuite, et la coïncidence est aussi curieuse que le fut le hasard de la découverte, les ouvriers occupés au creusement trouvèrent parmi les moellons une pièce de monnaie en bronze où restaient fort nettement visibles : d'un côté, l'effigie d'un enfant couronné et une date : 1610 ; — de l'autre, une figuration de la cathédrale de Reims entourée de quelques mots latins à la louange de Dieu et de l'édifice où le Saint-Esprit descendait jadis sur le front des monarques. Il s'agissait donc d'une monnaie de ce jeune roi Louis XIII, qui devait venir en personne, 12 ans après, assiéger et prendre la ville.

Mais ce n'est pas tout. On sait que l'an dernier un prolongement fut construit, adjacent au bâtiment principal et destiné à abriter l'ambulance dont nos pompiers se sont dotés. Or, voilà qu'à trois mètres de profondeur environ fut mis à jour un fragment de voie pavée, avec galets posés de champ, et qui était certainement un reste de la voie romaine (*lou cami ferrat* ou *lou cami de l'estrado* comme nous disons toujours), qui, ancêtre de notre cami Roudanézo, menait vers Rodez après avoir franchi l'Aveyron au gué du Gravier, à Gélis.

Bien plus, on découvrit tout auprès un aqueduc, en si bon état de conservation qu'il fonctionnait encore — au point qu'on dut le prolonger par une buse, pour évacuer dans le caniveau de la route l'eau qu'il conduisait toujours. La découverte avait son importance : elle confirmait l'hypothèse que des textes anciens avaient permis d'avancer : c'est que le fossé de la ville était alimenté par les eaux qui ruisselaient des pentes du Deymier. Au reste, ces ruissellements devaient être alors bien plus abondants qu'aujourd'hui, puisque, d'après un texte conservé dans nos archives, les moi-

nes Capucins de la place de ce nom protestèrent auprès des consuls, certain jour, contre le préjudice que faisaient subir à leur couvent lesdites eaux de Rodanèze..

On voit combien certaines découvertes, faites inopinément, peuvent avoir d'intérêt. Que les auteurs de celles-ci, qui nous en ont fait part aussitôt, soient remerciés au nom de tous. Nous sommes certains que toutes les fois que pareille chance adviendra à l'un ou à l'autre d'entre vous, celui-ci voudra bien, à son tour, nous en faire part sans délai.

Pierre BAYROU.

